

moi, seul à seul et le sabre à la main.

—Holà ! fit Jacob, est-ce que Gertrude aurait eu raison d'appréhender de ta part quelque folie... mauvaise tête ?

Déjà le fougueux sergent s'était calmé.

—Non, père, mais il y a des souvenirs qui vous traversent le cerveau comme une flamme... on y voit rouge.

—Veux-tu bien te faire, garnement ! J'aperçois Fritz qui nous regarde.

On approchait de la maisonnette Strum, où celui-ci, grimpé sur le toit, travaillait avec des ouvriers posant la charpente.

Quelques signes d'amitié s'échangèrent au passage, car le ségare et son fils poursuivirent leur chemin ; aucun autre des enfants ne se trouvait là.

—Probable qu'ils sont à l'école, avait murmuré le père, et que leur sœur les y aura conduits.

En effet, quelques pas plus loin, ils aperçurent, arrivant à leur rencontre, une jeune fille vêtue de deuil.

—C'est Christine, fit Gaspard.

—Eh non, répondit Jacob, c'est Mina... quatorze ans au plus... une fillette... Mais c'est vrai tout de même qu'elles se ressemblent.

Puis, indiquant au jeune homme l'escarpement boisé qui s'élevait à droite du vallon :

—Va nous attendre sous les sapins, je te l'amène.

Le sergent ne se le fit pas répéter deux fois ; c'était retarder de quelques minutes une révélation douloureuse.

Une sente à peine tracée parmi les myrtilles serpentait entre les grandes roches couvertes de mousse. Il ne fallait guère s'éloigner pour devenir invisible et se croire dans un désert, tant le silence était profond, l'ombre épaisse et l'endroit sauvage.

Gaspard s'arrêta ; il attendit.

Son père ne tarda pas à paraître, guidant la fillette. Il lui disait :

—Ne m'interroge pas, mignonne, c'est mon fils qui te répondra... il apporte des nouvelles d'un absent.

—De Rodolphe ! s'écria-t-elle.

—Oui, fit Gaspard, mais plutôt du geste que de la voix.

Sa promesse lui semblait de plus en plus pénible à remplir. Tant d'angoisses se lisaient déjà dans les grands yeux fixés sur les siens ! C'était à Christine elle-même qu'il croyait parler. Son chagrin l'effrayait d'avance bien autrement qu'une batterie de canons ennemis.

—Ah ! c'est un nouveau malheur qui nous arrive, murmura la jeune fille, qui chancelait au bras du vieux ségare.

Paternellement il la contraignit à s'asseoir, et prenant place à côté d'elle :

—Sois courageuse et patiente comme d'habitude, lui disait-il.

Puis à Gaspard :

—Et toi, mon garçon, commence par le commencement. Il faut qu'elle apprenne tout, peu à peu, en douceur.

C'était gagner du temps ; le messager de Rodolphe débuta ainsi :

.....  
 " Nous étions arrivés ensemble au régiment. Une mutuelle sympathie nous attira tout de suite l'un vers l'autre. Le hasard nous mit coude à coude dans le même rang, sous la même tente. Jamais ne s'engagea plus gaiement. C'était par la belle saison. Tout le monde nous félicita au passage. On riait, on chantait. Une vraie partie de plaisir.

" Qu'importaient les premiers revers ? Nos combats maintenant devenaient presque des victoires. A Borney, Rodolphe écarta une baïonnette qui menaçait ma poitrine ; à Gravelotte, comme il venait d'être renversé par le choc d'un caisson, je le rapportai, évanoui, sur mon épaule. J'avais été blessé, mais légèrement aussi. Notre sang se mêla. Vous savez, c'est une croyance entre soldats, nous n'étions plus seulement deux amis, nous devenions deux frères.

" Cependant l'armée se voyait refoulée sous les forts de Metz. Des pressentiments sinistres l'attristèrent. On n'allait plus à l'ennemi. Le ciel lui-même s'assombrissait. Nous campions sous la pluie, dans la boue. Les vivres devenaient rares.

" Une fièvre me prit ; je vois encore Rodolphe m'abritant sous sa couverture ou partageait avec moi son dernier morceau de pain.

" Après la capitulation, ceux qui étaient de notre régiment furent

emmenés, ainsi qu'un troupeau d'esclaves, jusqu'au fond de la Silésie. Personne se figure le sort de nos malheureux soldats sous ce rude climat, par cet hiver impitoyable comme vainqueur.

" A peine vêtus, à peine nourris, traités plus rigoureusement qu'au bain, nous avons subi bravement le froid, la faim, la raillerie, toutes les brutalités, toutes les misères.

" Par bonheur, Rodolphe n'avait pas été séparé de moi. Sans lui, sans son dévouement, je n'en serais pas revenu. Ah ! le généreux ami ! le brave cœur !

" A peu près du même pays, s'était une amère joie que d'en parler tour à tour et de se souvenir ensemble. Les heures de la captivité nous parurent moins longues, grâce à cet échange de pensées, de rêveries. Que de fois, oubliant, l'enceinte où nous étions parqués, ne voyant même plus ni les baïonnettes ni les casques pointus qui passaient et repassaient dans la brume, de l'autre côté des palissades, que de fois nous avons revu comme en songe nos riantes vallées, les forêts de sapins, les ruisseaux et les cascades de nos chères Vosges !. On se consolait, on s'encourageait ainsi mutuellement. Je lui avait dépeint mon village, ma maison, mes parents. Il n'avait d'autre famille que la vôtre, et c'était de celle-là que, sans cesse, il me parlait. Hier soir, comment ne vous ai-je pas reconnu tout de suite ?

" Cependant on avait aussi des heures de rage, et toujours cette préoccupation, cet espoir d'échapper par la fuite à la vigilance de nos gardiens. Qu'importaient les difficultés, les périls de l'entreprise ! Il y avait en nous comme une soif ardente de revoir ceux que nous aimions, de participer à la revanche.

" Un complot se forma, dans lequel entrèrent six de nos camarades. Quelques-uns avaient reçu de l'argent. Deux Juifs polonais, tentés par l'appât du gain, peut-être aussi par un sentiment de haine contre la Prusse, consentirent à favoriser notre évasion. Ils promettaient des fusils et des cartouches, car nous aurions peut-être à combattre avant de franchir la frontière de Galicie. Elle n'était qu'à trois lieues de là. Par l'Au-